

# Monique Charbonnel

## *traductrice du yiddish*

Entretien mené par Corinna Gepner

### **Monique Charbonnel, comment êtes-vous venue à la traduction ?**

Par hasard. J'ai toujours aimé traduire. Ça m'a pris en sixième, je traduisais les textes du manuel d'anglais pour mon plaisir. Ensuite, j'ai fait des études de russe et enseigné le russe toute ma vie. Et ma matière préférée a toujours été la version. J'aurais aimé traduire du russe, mais il y avait beaucoup de concurrence sur le marché de la traduction du russe. J'ai traduit avec plaisir pour mes élèves pendant toute ma carrière. Et par la suite, quand j'ai commencé à étudier le yiddish écrit, au bout de quelques années, je me suis dit que je pouvais essayer de traduire du yiddish. Et cela a été suffisamment concluant pour que je poursuive.

### **Pourquoi vous êtes-vous intéressée au yiddish ?**

Mon intérêt pour le yiddish est né pour ainsi dire en même temps que moi. Mes parents étaient des Juifs émigrés de Pologne, ils sont arrivés en 29 pour ma mère, en 30 pour mon père. Et moi, je suis née en 37. Donc, dans ma petite enfance, je suppose que je n'ai rien entendu d'autre à la maison que le yiddish. Puis mon père a été arrêté en 41, il n'est pas rentré. Pendant la guerre, j'ai été cachée en Normandie. Ensuite, je suis restée jusqu'à l'âge de onze ans dans une maison d'enfants, pas une maison juive. Je n'ai plus entendu parler yiddish. Après quoi je suis retournée vivre avec ma mère, qui entre-temps s'était mise en ménage avec un ancien déporté. Et là, à nouveau, j'ai entendu parler yiddish jusqu'à ce que je quitte la maison.

On me parlait en yiddish, et moi je répondais en français, comme beaucoup de gens de ma génération.

### **Diriez-vous que votre langue maternelle est le français ou le yiddish ?**

Ça ne m'était pas venu à l'idée que ma langue maternelle puisse ne pas être le français. C'est en essayant de reconstituer mon parcours scolaire et celui de ma vie, puisque, récemment, j'ai passé quelque temps à écrire pour mes petits-enfants le peu de choses que je sais de ma famille en Pologne. Donc j'en suis venue à me poser un certain nombre de questions – alors, ma langue maternelle, c'est quoi ? Est-ce que c'est le yiddish que j'ai entendu, que j'ai sûrement gazouillé, bafouillé, je ne sais pas, jusqu'à trois ans et demi ? Ou est-ce le français, qui est la langue dans laquelle j'ai grandi, fait mes études ?

### **Qu'est-ce qui vous a incitée à traduire du yiddish ?**

Vers la fin de sa vie, ma mère voyait de moins en moins bien. Elle avait du mal à lire son journal yiddish. Je me suis dit que, après tout, je pouvais me mettre au yiddish écrit, ce qui me permettrait de lui faire la lecture. Et je me suis inscrite à la fac de Paris VII, à Charles V. Il y avait des cours « faux débutants », beaucoup de gens comme moi qui étaient là pour une raison ou pour une autre, pas toujours la même, certains voulaient déchiffrer des lettres ou des documents restés de leur famille. J'ai commencé le yiddish à la fac et, au bout de quelques années, j'ai atteint un bon niveau de compréhension. Et alors j'ai fait des découvertes extraordinaires du point de vue de la grammaire, parce que jusque-là j'avais des blocs de mots, des phrases, qui sortaient groupés. J'ai peu à peu décortiqué tout ça. Et, comme j'ai toujours aimé traduire, j'ai commencé à traduire de petits textes qu'on étudiait. Puis, un jour, j'ai eu des ambitions plus grandes : j'ai entrepris de traduire un livre, c'était *La famille Karnovski*, d'Israël Joshua Singer, qui n'était pas traduit, à ma grande surprise. Ce qui m'a encouragée, c'est que dans la préface de l'édition que Denoël avait fait paraître des *Frères Ashkenazi*, quelque temps plus tôt, le préfacier écrivait qu'il était dommage que certains romans de

I. J. Singer ne soient pas encore traduits, donc je me suis dit : « Allons-y. » Mais comme je n'avais aucune référence, je ne pouvais pas me présenter comme ça, donc j'ai décidé de traduire la première partie, ça représentait quand même deux cents pages imprimées ou un peu plus. Et j'ai contacté Denoël, en me recommandant de Gilles Rozier, qui était à l'époque le directeur de la Maison de la culture yiddish et qui était édité chez Denoël en tant qu'écrivain. Ils ont lu ce que je leur avais envoyé, ils ont vu que mon français était correct et, pour le reste, ils m'ont fait confiance. Donc j'ai eu de la chance, trouver un éditeur pour une œuvre traduite du yiddish, ce n'est pas facile.

### **Vous avez traduit deux autres textes d'Israël Joshua Singer.**

Qui ont également été édités chez Denoël. Le nom de Singer accroche les éditeurs, on comprend bien pourquoi. En revanche, quand j'ai essayé de proposer autre chose, je n'ai pas eu beaucoup de succès, parce que présenter des inconnus, c'est un gros risque.

### **Il existe à la Maison de la culture yiddish un programme de soutien à la traduction du yiddish. Vous y avez participé ?**

Ce « comité » de soutien a été créé il y a peu de temps, peut-être deux ans. J'ai proposé quelques textes, dont un a été sélectionné, mais je dois dire que la MCY n'a pas de moyens particuliers. À ma connaissance, aucun des trois textes choisis n'a jusqu'à présent trouvé d'éditeur.

### **Est-ce que vous avez d'autres projets de traduction ?**

J'ai deux traductions qui paraîtront en 2016 et 2017 dans la toute nouvelle maison d'édition créée par Gilles Rozier et Anne-Sophie Dreyfus, les éditions de l'Antilope. Il y a un très court roman d'Israël Joshua Singer, qui se passe aux États-Unis. Et un roman de Honan J. Ayalti – un auteur absolument inconnu en France –, qui m'a séduit parce qu'il se passe au cours de l'hiver 41-42 à Paris, pendant l'Occupation, dans le quartier où j'ai vécu, en gros entre République, la gare de l'Est et le boulevard Magenta. C'est une période qui m'est

très chère pour plusieurs raisons et on y parle, entre autres, de la situation des Juifs en France et aussi de la France. Ça remonte également aux années 30, on a le Front populaire, puis l'Exode de 40. Des choses que j'ai pris beaucoup de plaisir et d'intérêt à traduire.

**J'aimerais qu'on parle des problèmes spécifiques liés à la traduction du yiddish. Ce n'est pas tout à fait une langue comme les autres.**

Il y a certaines spécificités du yiddish qui peuvent poser des problèmes. Le yiddish est une langue à base germanique, avec un apport hébreu très important. Et, selon l'endroit où est né l'auteur, un certain nombre de mots ou d'expressions slaves. Ça peut être du polonais, ça peut être du russe, ça peut être de l'ukrainien. Tout cela formant un tout harmonieux, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer.

Pour moi, la question des différentes langues n'est pas vraiment un problème. Je connais le russe, donc quand il y a du russe je peux me débrouiller. Quand il y a du polonais, nous avons à la MCY des gens compétents dans toutes les langues, entre autres notre bibliothécaire, Natalia Krynicka, qui est polonaise. Un autre problème, plus ou moins facile à résoudre, tient à la grande souplesse du yiddish comparée à la rigidité du français. Les temps : en yiddish, on passe sans problème du présent au passé et au futur, ça n'est pas du tout considéré comme une faute de goût ou une faute de style. Alors qu'en français, il faut essayer de trouver une unité ou des astuces pour pouvoir changer de temps.

Je vous ai dit aussi que j'avais passé plus de deux ans dans une famille en Normandie. Je me suis rendu compte en traduisant qu'une grande partie du vocabulaire dont j'avais besoin – parce qu'Israël Joshua Singer s'est beaucoup intéressé à la vie à la campagne –, je l'avais acquis pendant ces deux années à la campagne. Par conséquent j'avais l'impression d'avoir les outils. Et puis j'ai vécu parmi des gens assez simples, ayant une façon de parler populaire qui m'était familière, à côté de la langue littéraire que j'ai apprise au cours de mes études. Donc je disposais, sans m'en rendre compte, d'une assez grande variété de styles.

La plus grosse difficulté, d'après moi, c'est le fait que la langue yid-

dish est profondément imprégnée de religion. La religion se vivait au quotidien, il n'y avait pas le religieux d'un côté, le profane de l'autre. Tout était lié. Or on a des expressions, un vocabulaire qui sont restés dans la langue, même si la religion a plus ou moins disparu et disons plutôt plus que moins. Donc il faut essayer de faire sentir au lecteur français, sans avoir recours tout le temps à des notes, ce qu'un mot peut signifier en yiddish. Et là il faut improviser au coup par coup, il n'y a pas de recette magique. Je donnerai quelques exemples.

« Tu pleures ? Un shabbat... » Comment, sans l'aide d'une note, faire sentir au lecteur non familier du judaïsme que, le shabbat devant être jour de réjouissance, pleurer ce jour-là est presque une profanation ? Comment lui faire comprendre ce que sous-entend la phrase « Son regard lançait des flammes en plein shabbat » s'il ne sait pas qu'il est interdit de faire du feu ce jour-là ? Un autre exemple où je n'ai pas su éviter la note explicative : « Ils se frottèrent les mains contre les vitres... » (avant de dire une prière). Il faut bien expliquer que si on ne dispose pas d'eau pour les ablutions rituelles il suffit de se passer les mains sur une surface humide (herbe, vitre en hiver). En essayant également, si on est lu par des lecteurs connaissant le yiddish, de conserver un certain nombre de mots ou de manières de traduire qui leur fassent sentir ce qu'ils sentiraient s'ils lisaient le texte ou s'ils l'entendaient directement.

**C'est très intéressant. Vous vous adressez à plusieurs types de lecteurs en même temps. Ce n'est pas une situation courante. Les lecteurs yiddishophones n'ont généralement pas accès au texte original, par conséquent ils le liront en français. Il y a donc un double travail à faire pour arriver à parler à tout le monde.**

Au début, je n'y pensais pas. Mais en discutant avec des gens que je connais, dans le cadre de la MCY, j'en ai entendu certains dire : « Alors là, c'est formidable, j'ai eu l'impression d'entendre du yiddish. » D'autres m'ont dit : « C'est formidable, on ne sent pas du tout que c'est une traduction ! » Voilà. Je n'avais pas pris conscience de ça, avant.

Et je ne l'ai pas fait exprès. J'ai beaucoup entendu parler yiddish. Et

puis j'ai entendu aussi beaucoup de gens comme ma mère, qui parlaient français, mais avec des tournures ou des intonations particulières, et c'est sans doute ça que j'ai parfois essayé de retrouver.

**Cela nous amène à un problème majeur : les locuteurs du yiddish disparaissent, et ceux qui vont continuer à traduire sont des personnes qui n'ont pas ce bagage linguistique-là.**

Quand j'ai évoqué les difficultés spécifiques de la traduction du yiddish, j'aurais dû commencer par là, effectivement. Le yiddish a été une langue parlée par une douzaine de millions d'individus jusqu'à la guerre. Elle s'est trouvée amputée de la quasi-totalité de ses locuteurs, et cela pas par hasard, contrairement à toutes les langues qui meurent, disons, de façon naturelle. Le yiddish est mort de façon criminelle. Donc il y a ce facteur psychologique qui fait que vous n'êtes jamais neutre affectivement quand vous traduisez du yiddish. C'est un problème. Vous êtes vraiment concerné par ce que vous traduisez. Je pense au dernier livre d'Israël Joshua Singer que j'ai traduit, *De fer et d'acier*. Ça se passe à Varsovie pendant la Première Guerre, autour de 1915, avant l'arrivée des Allemands et après le départ des Russes. Or il se trouve que ma famille est originaire de Varsovie, que ma mère a vécu, petite fille et adolescente, toute cette période-là. Donc je me sentais personnellement concernée.

**Qu'est-ce que cela vous apporte d'avoir ce lien très particulier avec ce que vous traduisez ?**

Une meilleure connaissance de mes racines. Par exemple, quand ma mère me parlait de sa famille – elle n'en parlait pas beaucoup –, je demandais : « Alors, qu'est-ce qu'ils faisaient ? » Ma grand-mère, bien que née dans une famille très aisée, tenait un petit magasin d'épicerie qui faisait aussi marchand de couleurs. « Et le grand-père, il faisait quoi ? » – « Mais il ne travaillait pas ! » – « Comment ça, il ne travaillait pas ? » – « Non, il était à la synagogue toute la journée. » Ça me paraissait une chose incongrue, que je ne comprenais pas. Moi, j'ai été élevée dans une famille tout à fait non religieuse, donc je ne comprenais pas. Puis en me mettant à la littérature, je

me suis rendu compte qu'un Juif pieux ne pouvait rien espérer de mieux qu'avoir un gendre qui soit un éternel étudiant de *yeshiva*<sup>1</sup>. Bref, ça m'a permis de comprendre beaucoup de choses.

### **Travaillez-vous au sein de la MCY ? Êtes-vous en relation avec d'autres traducteurs ?**

Avant de me lancer, j'ai suivi pendant deux ou trois ans les ateliers de traduction de Batia Baum et j'ai appris un bon nombre de choses grâce à elle, c'est vraiment une traductrice<sup>2</sup> hors pair. Sinon, à la MCY, tout le monde se connaît plus ou moins. Je discute pas mal avec Jean Spector, parce qu'il se trouve qu'on suit certains cours ensemble. Et avant d'entreprendre une traduction, je demanderais par exemple à Batia ou à Nadia Déhan-Rotschild si elles ne sont pas en train de traduire ce texte. Mais ma référence suprême est Yitskhok Niborski, le vice-président et directeur des études de la Maison de la culture yiddish, avec lequel je suis régulièrement en contact et à qui je m'adresse chaque fois que je suis dans l'embarras. Avec une disponibilité jamais démentie, il est heureux de faire partager ses connaissances de la langue, de la culture, de la littérature yiddish ainsi que du monde juif disparu, lui qui a eu la chance d'être « élevé » en yiddish. C'est auprès de lui qu'une nouvelle génération de chercheurs du yiddish s'est formée et se forme.

**Une des difficultés, c'est aussi le très petit nombre d'éditeurs susceptibles de publier des livres traduits du yiddish. Il y a Denoël, qui a publié Israël Joshua Singer, Isaac Bashevis a été publié chez Stock.**

Liana Levi a publié pendant un certain temps des traductions du yiddish et entre autres, en 1995, la première traduction faite directement du yiddish d'une œuvre d'Israël Joshua Singer, des récits de jeunesse traduits par Carole Matheron-Ksiazzenicer, parus sous le titre *Argile*.

---

1 Établissement où l'on étudie la Torah et le Talmud.

2 Voir le dossier sur la traduction du yiddish dans le numéro 43 de *TransLittérature*.

---

Robert Laffont a publié en 2009 sous le titre *Royaumes juifs*, en deux gros volumes, un recueil de bon nombre d'œuvres de la littérature yiddish déjà traduites auparavant, recueil dirigé et présenté par Rachel Ertel. La MCY a également publié quelques traductions d'œuvres classiques, mais ce n'est pas sa vocation première et elle manque de moyens financiers. D'autres éditeurs ont parfois publié une traduction ou deux.

**Mais il y a relativement peu d'éditeurs qui accepteraient de s'engager au long cours, or il y a toute une littérature à traduire et à découvrir.**

Si j'étais éditeur, j'hésiterais peut-être aussi. Prendre le risque de traduire des écrivains qui ne sont pas connus, d'une langue qui n'est pas connue... Pourquoi Isaac Bashevis Singer a-t-il interdit qu'on traduise ses livres du yiddish<sup>3</sup> ? Là il y aurait du travail à faire, parce que je peux vous dire que ce qui est retraduit à partir d'une première traduction... Bashevis a pas mal élagué lui-même. Élaguer, ça veut dire appauvrir. Mais même pour *Les frères Ashkénazi* de Joshua Singer, la traduction française ne représente que deux tiers du texte d'origine, elle a été faite d'après l'édition anglaise, elle-même déjà raccourcie. À un moment, j'ai envisagé de le retraduire en entier, mais quel est l'éditeur qui accepterait ce projet alors que le texte est déjà largement diffusé sous la forme actuelle... adaptée ? Cependant, la nouvelle maison d'édition L'Antilope, qui a pour but de présenter les différentes facettes du monde juif quelle que soit la langue dans laquelle on l'aborde, offre bien sûr de nouvelles possibilités pour le yiddish.

Pour conclure, je voudrais revenir sur la situation singulière du yiddish. Il y a d'un côté une littérature très riche, encore en grande partie inaccessible faute d'avoir été traduite, et de l'autre côté, le fait que, en tant que langue parlée, le yiddish est en voie de disparition, les locuteurs « nés » yiddishophones sont et seront de moins en moins nombreux. Le traducteur du yiddish se trouve donc dans une

---

3 Voir *Isaac B. Singer*, Paris, Les Cahiers de l'Herne, 101, 2012.

---

situation particulière : non seulement il est, comme tout traducteur, désireux de faire connaître une œuvre, découvrir un monde, mais il est aussi animé d'une sorte de sentiment d'urgence, comme s'il lui fallait faire vite pour contribuer à maintenir vivante une langue en péril et redonner vie à « un monde qui n'est plus ».

### **Bibliographie sélective**

Israël Joshua Singer, *Et Wolf devint Willy*, Paris, Éditions de l'Antilope, à paraître (oct. 2016).

- *De fer et d'acier*, Paris, Denoël, 2015.

- *Au bord de la mer Noire et autres histoires*, Paris, Denoël, 2012.

- *La Famille Karnovski*, Paris, Denoël, 2008.